

LES FRERES COQ

Pièce en un acte par Laurent Mourguet

PERSONNAGES :

CLAUDE COQ dit GUIGNOL *savetier*

JEROME COQ *Planteur*

GASPARD COQ *Notaire*

GNAFRON *savetier*

VICTOR *ami de Jérôme*

LOUISON *fille de Guignol*

Décor :

Une place publique à Lyon

GUIGNOL (*seul*)

Enfin, j'ai de la chance une fois dans ma vie. Mon ami Benoît Laramée, qui est brigadier dans la cavalerie à cheval à Saumur, vient de me faire avoir la place de maître-bottier.

Voilà qui est canant ! Maître-bottier ! Moi que ne fais que de regrollages, me voir à la tête d'un régiment de paires de bottes ! C'est un petit peu joli ; et j'ai bien envie d'aller vider un pot avec le père Gnafron pour célébrer c'te fortune...

Mais voilà, y a un inconvénient ; c'est qu'y faut un cautionnement de cinq cents francs en entrant en place, et je n'ai pas le moindre rond... N'y a que mon frère Gaspard qui puisse me les prêter. Il est notaire et des pécuniaux il en a à regonfle...

Mais voudra-t-il m'en prêter. C'est qu'il est charipe ! Y dit que je lui fais z'honte et y m'a défendu de mettre les pieds chez lui... Tenez, y m'a même donné trois cents francs pour ne plus porter son nom...

Comme lui pour sûr, je m'appelais Claude Coq et ben à présent, je m'appelle plus que Guignol : c'était le surnom qu'on me donnait quand j'étais petit. Ça m'a bien chiffonné de changer de nom comme ça, mais y a fallu en passer par là... Aussi, voudra-t-y m'écouter à présent ?...

Ah ! bah ! puisqu'y m'a donné trois cents francs pour ne plus porter son nom, y m'en donnera p't-être ben cinq cents quand il saura que je vais quitter la ville pour m'installer maître bottier... Allons, Ganache ; un peu de courage !... chapotons chez lui. (*il frappe*).

GASPARD

Que me veut-on ? Ah ! c'est vous monsieur Guignol ? Je vous avais pourtant défendu de vous présenter devant moi.

GUIGNOL

Dis donc, Gaspard ! mon frère !

GASPARD

Je vous ai défendu de me tutoyer ; je vous ai défendu de m'appeler votre frère ?

GUIGNOL

Mais ganache, personne nous entend... Puis, c'est ben un joli nom tout de même : mon frère !

GASPARD

Je vous ai défendu de m'appeler ainsi... Je vous ai donné trois cents francs pour cela ; c'est assez cher

GUIGNOL

C'est vrai... Mais, dis donc... Dites moi, m'sieu Coq... Si te pouvais... Si vous pouviez me rendre un petit service, je t'en saurais bien bon gré.

GASPARD

C'est encore de l'argent que vous venez me demander ?

GUIGNOL

Oui, mais c'est la dernière fois. J'ai une belle place ; je vais entrer comme maître-bottier dans un régiment de cavalerie à cheval ; te ne me verras plus par là... Mais, pour ça, y me faut un cautionnement de cinq cents francs... Et j'ai pas de pécuniaux !

GASPARD

Cinq cents francs ? Comme vous y allez ! Vous croyez que cinq cents francs se trouvent sous le sabot d'un cheval ! Et qu'avez-vous fait des trois cents francs que je vous ai donnés il y a deux mois ?

GUIGNOL

Eh ben ! j'avais chez le boulanger une ouche qui était un peu conditionnée...

GASPARD

Un houche ! Parlez donc français ça ne vous écorchera pas la langue

GUIGNOL

Ben une ouche.. Une ardoise... Et y en avait ben pour cent francs

GASPARD

Oui, le désordre, les dettes... Je vous reconnais.

GUIGNOL

Puis, j'en devais autant au cabaretier

GASPARD

C'est cela, l'ivrognerie !

GUIGNOL

Puis, les autres cent francs... Enfin, que sais-je ?... Louison s'est achetée un bonnet... Moi, j'avais besoin d'un tablier de cuir... Et les amis.. Le dimanche...Le lundi.... La vogue des marrons à la Croix-Rousse....

GASPARD

Non, monsieur, non, monsieur. Je ne vous donnerai pas cinq cents francs pour en faire un pareil usage. Avec les habitudes que vous avez, vous ne resteriez pas trois semaines maître- bottier au régiment...On vous en chasserait... Vous reviendrez ici, et mes cinq cents francs seraient perdus... Vous êtes incorrigible ; et vous ne ferez jamais qu'un vagabond.

GUIGNOL

Gaspard ! (*à part*) Oh ! qu'il est rapiamus !

GASPARD

Ce n'est pas en vivant comme vous que j'ai amassé ma fortune et que je suis devenu notaire. C'est par la sobriété, par l'ordre, par l'économie, par le travail... Ne me parlez plus de cela. Retirez-vous, et que je ne vous revoie jamais !

GUIGNOL

Mais, Gaspard... M'sieu Coq, laissez-moi vous dire...

GASPARD

Pas un mot de plus ! ... Allez demander cinq cents francs à vos amis de cabaret. Et si jamais vous remettez les pieds chez moi, je vous fais jeter à la porte par mes gens. *(il rentre et ferme la porte)*

GUIGNOL *seul*

Hum hum ! Gribouillon, va ! Avare, grippe-sous ! Qu'ils viennent me touchent, tes genses ! je leur tremperai une soupe dans le ruisseau, et une soupe à l'ognon, encore ! J'ai envie de lui jeter des pierres dans les vitres... Pillandre, tu n'étais pas si fier quand tu sautais les ruisseaux pour ton patron, m'sieu Croquelard,...

Que te venais m'emprunter mes gobilles, que te me les rendais seulement pas ;... Puis, que tu me disais que la miman avait oublié de te donner ton quatre heures et que te me mangeais la moitié du mien.. Va donc, sans cœur ! Te t'appelles Coq et te n'es qu'un gros dinde... Fais donc ta roue... Sors donc, voyons ; viens donc t'expliquer avec moi !

LOUISON *(accourant)*

Mais papa, qu'as-tu donc à crier comme ça dans la rue ?

GUIGNOL

Retiens moi, Louison, retiens moi ! je vas faire un malheur !

LOUISON

Mais enfin que t'arrive-t-il ?

GUIGNOL

J'ai que ton oncle... Non, ce n'est pas ton oncle ; il a raison... Te n'es pas la nièce d'un artignol comme ça... M'sieu Coq vient de me refuser cinq cents francs qui mettaient de besoin pour entrer dans un belle place... Et y m'a ablagé d'un cuchon de sottises.. Il m'a appelé vagabond, ivrogne !... Tu te rends compte !... Moi, ivrogne ! Jamais le vin ne m'a fait faire des S... Jamais, entends-tu, espèce de gâche-papier, de casse-plume ?

LOUISON

Allons, papa, viens travailler.

GUIGNOL

Moi ? Est-ce que je travaille quand je suis en colère ? Je massacrerai la chaussure... Va plutôt chez le marchand de vin me demander une bouteille... et prends-en une grande, une bouteille de quatre litres.

LOUISON

Mais, papa, le marchand de vin ne veut plus nous en donner à crédit ; il dit que l'ouche est pleine.

GUIGNOL

Déjà ! Mais aussi y font desouches grande comme rien du tout..., Moi, je voudrais desouches comme des mâts de cocagne... Bon, eh ben alors, donne-lui d'argent, à ce droguiste.

LOUISON

Mais, papa, d'argent, j'en ai plus.

GUIGNOL

T'en as pas, petite menteuse ? Et les huit sous d'hier ?

LOUISON

Et ton diner avec ton ami Gnafron ?

GUIGNOL

Ah ! te n'as pas de monnaie ? Et qu'ne a tu fais grande mique !

LOUISON

Papa, tu n'as pas raison... C'est pas moi qui suis cause que tu n'as pas d'argent et que tu es en colère.

GUIGNOL

C'est vrai, j'ai tort... Ah ! c'est ce scélérat de notaire de malheur !... je te retrouverai ben quèque jour, gredin.

C'est encore toi qu'es cause que j'houspille ma Louison ! je te mettrai ça sur ton compte... Louison, prends les bottes du postillon, qu'il a apportées ce matin pour les ressemeler et porte les au Mont de Piété.

LOUISON

On me prêtera pas grand chose là-dessus.

GUIGNOL

Y en aura ben toujours a ssez pour boire un litre. Et pis, je travaillerai demain pour les retirer.

LOUISON

Et si ton client vient les demander ?

GUIGNOL

Te lui diras que je les fais tremper.... que je les arrose pour les assouplir...

LOUISON

Dis plutôt que se sont les bottes que vont te servir à t'arroser le corgnolon.

GUIGNOL

Tu es drôle, Louison !... Allons, cours et reviens vite. J'ai la pépie, mon gosier est comme un parchemin (*ils sortent tous les deux*)

JEROME (*en costume de voyageur pauvre*)

Laisse-moi m'arrêter un instant, mon cher Victor. Je ne puis maîtriser mon émotion. Il y a trente ans que j'ai quitté Lyon, et tant de souvenirs me reviennent à la fois ! Il y a bien des choses changées ici ; mais je retrouve encore mon vieux clocher de Fourvière, les coins de rue où j'ai polissonné avec mes frères... Tout cela me remplit de joie et de tristesse en même temps.

VICTOR

Mais, mon cher bienfaiteur, me direz-vous pourquoi ce déguisement ?

JEROME

Oui tu as raison, il est temps de te l'expliquer. Mon père, Antoine Coq, était un honnête ouvrier de cette ville, qui avait élevé à grand peine, par son travail, une nombreuse famille. Il lui était resté trois garçons, dont j'étais l'aîné ; il nous avait fait apprendre à chacun un métier. J'avais fini mon apprentissage chez un serrurier ; mais cet état ne m'avait jamais plu ;

J'eus un jour une querelle avec mon patron et je le quittai. J'avais toujours eu un certain goût pour le commerce ; je demandai à mon père la permission d'aller à Marseille pour chercher à m'embarquer, comme mousse, sur un vaisseau marchand : il me le permit ; j'embrassai mon père et ma mère, que je n'ai plus revu ; et je suis parti, il y a de cela trente ans.

VICTOR

Vous étiez sans argent ?

JEROME

J'avais vingt francs d'économies, et quelques pièces que ma mère avait glissées dans ma poche. Je voulus utiliser mon voyage, aussi j'achetai du fil, des aiguilles, des almanachs, que je vendis le long de la route, achetant ensuite d'autres marchandises. Enfin, lorsque j'arrivai à Marseille, mon petit commerce m'avait nourri pendant le voyage, et j'avais soixante francs.

VICTOR

C'était un beau présage.

JEROME

A Marseille, je vendais des allumettes et de la petite mercerie dans les cafés. Je me promenais souvent sur le vieux port songeant toujours à embarquer. Enfin, un jour, j'y rencontrai un capitaine de vaisseau marchand, dont la figure franche et bonne m'enhardit à lui parler de mon dessein. Je lui demandais de me prendre à son bord, lui offrant de lui servir de domestique pendant la traversée, sans autre gage que ma nourriture. Il accepta ; et je dois dire que, pendant le voyage, il n'exigea de moi aucun service de domestique. Au contraire, il m'instruisait, me faisait apprendre le calcul, la tenue des livres, et me donnait des conseils sur ce que je pourrais faire dans le Nouveau Monde.

VICTOR

C'était un bien brave homme.

JEROME

Oh oui ! Arrivé à la Martinique, il me plaça chez un riche planteur qui avait une grande exploitation. Mon activité et ma fidélité gagnèrent bientôt la confiance de mon patron : je devins le gérant de toutes ses propriétés. Un jour, j'eus le bonheur d'apaiser une révolte d'esclaves dans laquelle sa fortune et sa vie couraient les dangers les plus imminents....

Et, il y a cinq ans, à sa mort, comme il n'avait pas d'enfant, il m'a institué héritier de toute sa fortune, qui s'élevait à trois millions. Puis, je l'ai encore augmentée par cinq années de travail.

Mais le désir de revoir mon pays natal, de savoir ce qu'était devenu ma famille, m'a bientôt fait prendre en dégoût la position brillante, mais isolée, que j'avais en Martinique ; j'ai réalisé ma fortune, j'ai vendu mes plantations, je me suis embarqué, et me voilà !

VICTOR

Mais monsieur, lorsque je vous ai rencontré à Marseille, vous portiez un costume plus convenable à votre condition. Pourquoi venez-vous de prendre celui-ci à l'hôtel où nous sommes descendus ?

JEROME

Tu es jeune, mon cher Victor, et tu ne connais pas encore les hommes. J'ai quitté mon pays ma famille il y a trente ans : il se passe bien des choses en trente années.

Mon père et ma mère sont morts. Mais mes parents, mes amis comment me recevront-ils ? Je sais bien qu'ils recevront à bras ouverts Jérôme trois fois millionnaire ; mais recevront-ils aussi bien Jérôme pauvre, Jérôme ouvrier, Jérôme au retour d'un long voyage, dont il ne rapporte que des infirmités ?

Voilà ce que je voudrais savoir ; voilà pourquoi j'ai pris ce costume

VICTOR

Je vous comprends, monsieur.

JEROME

Le ciel ne m'a point donné d'enfant, et je suis veuf. Il est vrai que j'ai en toi un fils, Victor. Tu m'as sauvé la vie à Marseille, lorsque j'étais attaqué par ces bandits qui avaient appris que j'avais sur moi des valeurs considérables. Tu ne me quitteras jamais.

Mais je voudrais savoir ce que sont devenus mes deux frères. Ils étaient d'un caractère bien différent : l'un, laborieux, économe, un peu avare même, l'autre, sans souci, toujours content, aimant le plaisir, mais un cœur d'or... Il faut que tu m'aides à les chercher. Nous sommes dans le quartier qu'habitait mon père, la Grande Rue Saint Georges. On doit se souvenir d'eux ici... Reste sur la place. Si tu peux lier conversation avec quelques passants, interroge-les.

VICTOR

Volontiers, monsieur.

JEROME

Pendant ce temps, moi, je vais faire un tour dans le quartier. J'entrerai chez le boulanger, l'épicier, le charcutier ; j'arriverai bien à savoir quelques choses... Retrouvons-nous ici...

VICTOR

Ne me laissez pas seul trop longtemps, je ne connais pas la ville.

JEROME

Je te retrouverai disons, dans une heure...

VICTOR (*seul*)

Je vais mettre tous mes soins à prendre les renseignements que désire monsieur Coq. Je ne veux pas qu'il puisse penser que je convoite sa succession et que je l'éloigne de sa famille. (*on entend Gnafron chanter...*)

Voilà un homme qui a l'air d'un bon vivant. Je crois que je puis m'adresser à lui.

GNAFRON (*entrant, sans voir Victor*)

Je n'ai pourtant pas sifflé un verre de vin depuis hier soir. Je me range, décidément. Ah ! c'est que le gousset est comme le gosier, il est sec.. Je chante, mais je suis triste
(*il recommence à chanter*)

VICTOR

Mon ami pardonnez-moi d'interrompre votre chanson... Je voudrais...

GNAFRON

Ne vous gênez pas, monsieur ; je la recommencerai tout à l'heure.

VICTOR

Voilà. Je suis étranger dans cette ville... Voudriez-vous me rendre un petit service ?

GNAFRON

Ah ! monsieur, on voit bien que vous ne connaissez pas les Lyonnais. Y a jamais d'étranger pour nous. On ne lie pas facilement la conversation, c'est vrai, mais nous avons de l'éducation. Alorsse, qu'est ce que je peux faire pour vous être agréable. Monsieur veut-il accepter un verre de vin ?

VICTOR

Je vous remercie. C'est un renseignement que j'aimerais obtenir.

GNAFRON

Vous ne pouvez pas mieux tomber. Le père Gnafron n'a jamais quitté le quartier, et j'y connais tout le monde, du depuis les boutiques jusqu'aux traboules.... Alors, je vous écoute.

VICTOR

Avez-vous connu autrefois la famille Coq ?

GNAFRON

Coq ? Mais je n'ai connu que ça. Le père était canut, bistanclaque ! il est mort ; et la mère aussi. Elle était une des meilleures langues du quartier.. On pouvait la charger d'habiller quelqu'un... Habit, veste et culotte, quand elle y avait passé, y avait pas besoin d'aller en rue de la république pour se gauner... Le gone y manquait de rien... Brave femme, du reste... Ils avaient trois fils, avec qui que j'ai fait le tarabâte, quand j'étais petit.... Nous jouions au quinet ensemble ; un joli jeu !... On l'a défendu à présent.. on dit que ça sautait quèquefois dans les quinquets des passants... C'est bien dommage !

VICTOR

Vivent-ils encore, les fils Coq ?

GNAFRON

Y en a un qui est parti pour les îles, où l'on a dit qu'il a été mangé par les sauvages ; que c'était même le roi qui l'avait mangé, parce qu'il était gras.. Les deux autres sont encore ici. Y en a un qui est dans les cossus ; il est notaire.

VICTOR

Notaire ?

GNAFRON

Oui monsieur. Tenez, vous pouvez voir sa plaque d'ici, toute dorée : « Coq, notaire. »

VICTOR

C'est un brave homme ?

GNAFRON

Certainement ! pour la bravoure !... Si monsieur a du bien à placer, il peut le mettre dans son étude et être tranquille... Mais nous nous fréquentons pas. Il est un peu fièrux, quoiqu'on se soit bien connu dans les temps... il ne fréquente pas les petits négociants.

VICTOR

Vous êtes négociants ?

GNAFRON

Oui monsieur, pour vous servir.

VICTOR

Et c'est par son travail que Monsieur Coq est arrivé à cette position ?

GNAFRON

Oui, oui ; son père l'avait mis saute-ruisseau chez un vieux papa à perruque, qui était là avant lui. Il devenu troisième clerc, puis second, puis premier.. Puis il a acheté le fond

VICTOR

Et l'autre ?

GNAFRON

Ah ! par exemple, çui-là, il est pas rien notaire.. Je le connais beaucoup : nous buvons ensemble... Un bien bon gone ! il n'a jamais six sous sans m'appeler pour les manger avec lui... Nous sommes collègues.

VICTOR

Collègues ! Puis-je vous demander quel état que vous exercez ?

GNAFRON

Nous sommes bijoutiers.

VICTOR

Bijoutiers ! C'est une bien belle profession, qui demande beaucoup de goût.

GNAFRON (*à part*)

De goût ! Y en a jamais assez quand on remue le baquet !... Non, y ne faut pas confondre. C'est bijoutier sur le genou.

VICTOR

Bijoutier sur le genou ! je ne connais pas cet état.

GNAFRON

Nous ne montons pas le dimant sur or ou sur argent, nous le montons sur cuir.

VICTOR

Ah ! je comprends... cordonnier.

GNAFRON

Vous êtes bien honnête... Cordonnier en vieux.

VICTOR

Savetier ?

GNAFRON

Oui. Les gens qui ont reçu de l'éducation nous appellent savetier ; les ceusses qui n'en ont pas reçu nous appellent gnafres.

VICTOR

Et fait-il ses affaires ?

GNAFRON

Bien petitement. Le commerce va si mal, et les cuirs sont si chers !... Mais c'est un fier ouvrier... Je lui porte souvent mon ouvrage, parce que je commence à avoir la vue que me fait défaut.

VICTOR

je vous remercie de tous ces détails, mon ami. Puis-je vous offrir quelque chose ?

GNAFRON

Oh ! M'sieu ; je ne vous demande rien.

VICTOR

Mais non, mais non... Je vous ai fait perdre votre temps ; faites-moi le plaisir d'accepter ceci... vous boirez à ma santé.

GNAFRON

Ah ! M'sieu, vous êtes bien honnête. Je vous remercie, mais c'est bien pour pas vous fâcher.... Hou là ! là ! mais c'est trop..... de l'or ! Mon habit n'en jamais vu... dites-moi, s'il vous plait, combien est-ce que ça fait, ce que vous me donnez là ?

VICTOR

Soixante francs.

GNAFRON

Soixante francs ! mais vous êtes au moins un milord anglais ! Ben petit, Je vais pouvoir m'acheter une bareille aque tout cet argent. Mais, cher monsieur, puis-je vous demander votre nom ?

VICTOR

Oh ! c'est inutile.

GNAFRON

Comme vous voudrez... Pace que, voyez-vous, j'aurais fait mettre deux verres ; je les aurais remplis ; puis j'aurais dit : A votre santé, m'sieu Jules, m'sieu Auguste ou m'sieu Georges ! A la vôtre ! j'aurais répondu. J'aurais trinqué, j'aurais bu mon verre, puis j'aurais bu le vôtre...ça fait plaisir.

VICTOR

Eh bien, je m'appelle Victor.

GNAFRON

Ah ! Victor, c'est un joli nom ! ça fait penser à la victoire qui rime avec boire... Pardonnez-moi encore, M'sieu, de vous demander votre état.

VICTOR

Je suis rentier.

GNAFRON

Oh ! en voilà un fameux état !... M'sieur n'aurait pas besoin d'un associé par hasard ?

VICTOR

Non, merci... Mais dites-moi, où demeure votre ami, Monsieur Coq ?

GNAFRON

Tenez, Monsieur ; vous voyez au coin de cette rue, cette cambuse... C'est là qu'il demeure... Les bottes qui pendent, ce sont les aiguilles de sa pendule.

Puis-je vous rendre encore quelque service monsieur ?

VICTOR

je vous remercie mon ami.

GNAFRON

Si vous avez besoin de quèqu'un pour vous conduire par la ville... Je vous ferai voir, l'Homme de la Roche, le Coq de Saint-Jean, la Fontaine des Terreaux, la Grille de Gadagne et le Dôme de l'Hôtel-Dieu.

VICTOR

Je vous remercie ; j'ai surtout besoin de me reposer, je verrai la ville un peu plus tard.

GNAFRON

Allons, M'sieu, toujours à votre service... Je m'appelle Gnafron... Je vais boire à votre santé, M'sieu Victor.... Et si vous n'y voyez pas d'inconvénient je mettrais un troisième verre pour Guignol ?.... Adieu M'sieu Victor

VICTOR

Au revoir, Monsieur Gnafron

Allons, j'ai eu de la chance ; je me suis bien adressé. C'est une gazette, ce brave Monsieur Gnafron.

JEROME

Te voilà ! je t'ai fait attendre ; mais je n'ai pas perdu mon temps ; Mes deux frères vivent encore. L'un est notaire, l'autre savetier. Il me reste plus qu'à connaître leur adresse...

VICTOR

Hé bien ! moi, j'ai encore mieux opéré que vous. Je la sais, leur adresse ; vous êtes tout près d'eux. Voici le notaire et voilà le savetier.

JEROME

En vérité ?

VICTOR

Voyez l'enseigne du notaire

JEROME

Merci bien Victor. Aussi, je vais commencer par lui ; à tout seigneur, tout honneur !... Va à l'hôtel faire préparer notre repas ; il est très probable que je vais dîner en famille. J'irai te retrouver sous peu (*Victor sort... Jérôme frappe chez Gaspard*)

GASPARD

Qu'est-ce ?... Ah ! un mendiant encore !... Bonhomme, je ne donne pas l'aumône chez moi. Il y a dans la ville des établissements pour les indigents, auxquels je verse une somme chaque année. Il faut vous y adresser ; on vous donnera ce qui vous est nécessaire.

JEROME

Vous vous trompez, Monsieur ; je ne demande pas l'aumône.

GASPARD

Que voulez-vous donc ? Parlez, mais hâtez-vous : je suis notaire. Mes affaires réclament tout mon tems, et je ne puis le perdre en conversations.

JEROME

Je viens, Monsieur, vous apporter des nouvelles de quelqu'un qui vous touche de près. Vous aviez un frère nommé Jérôme.

GASPARD sèchement

Oui, un fort mauvais sujet, qui a fait beaucoup de chagrin à mon père. Il n'a jamais pu apprendre aucun métier ; il est parti pour l'Amérique ? On croit qu'il y est mort de la fièvre jaune ou qu'il a péri dans quelque folle expédition.

JEROME

C'est une erreur Monsieur... Jérôme vit.

GASPARD

Ah !... et sans doute il est toujours resté le même... léger, paresseux, débauché... Il n'a certainement pas su épargner un sou.

JEROME

Vous vous trompez encore Monsieur, il a amassé une fortune de plusieurs millions

GASPARD

Hum !... Vous dites, Monsieur ?

JEROME

Je dis que Jérôme a amassé une fortune de plusieurs millions et qu'il a voulu revenir dans son pays, auprès des siens, parce qu'il n'a pas d'enfant. Il a débarqué il y a quelques jours à Marseille, et il arrive aujourd'hui, tout à l'heure, par le prochain convoi du chemin de fer

GASPARD

Plusieurs millions ! pas d'enfants ! (*haut*) Pardonnez-moi : je n'avais pas tout d'abord compris : j'ai la tête cassée. Jérôme, mon frère, grand et noble cœur !... Je le reconnais bien là. Il avait l'esprit aventureux, mais le coup d'œil sûr ; une véritable capacité commerciale !... Pardonnez-moi, Monsieur, mais il faut que j'aille à sa rencontre ; il ne se reconnaîtrait plus ici ; note ville à tellement changé d'aspect.... François, préparez-moi ma voiture, nous allons au chemin de fer à Perrache. Vite, vite ! c'est un de mes frères qui arrive.

JEROME (*à part*)

Ce n'est pas à ma rencontre qu'il va, mais à celle de mes millions.

GASPARD

Merci Monsieur, je ne vous retiens pas

JEROME

Vous vous hâtez peut-être un peu. Je ne vous ai pas encore tout dit. Jérôme avait, comme je vous l'ai annoncé, gagné à la Martinique une fortune considérable, mais il ne l'a plu.

GASPARD

C'est pas possible ?

JEROME

Si. Le navire qu'il amenait en France a fait naufrage ; il a eu grand-peine à se sauver et tout ce qu'il possédait a été englouti. Il a pu venir jusqu'ici, mais il est à peu près sans ressources.

GASPARD

Ah ! peste ! ... François, attendez. Ne préparez plus ma voiture ! Mon frère n'arrive pas encore !... Je vous fais compliment, Monsieur, vous contez fort bien les histoires. Vous savez donner à vos narrations un intérêt, un charme saisissant ; mais je vous ai compris, Jérôme revient misérable comme il a toujours vécu. Il a appris que j'ai acquis par mon travail quelque fortune, et il vous envoie en éclaireur pour savoir ce qu'il pourra tirer de moi. Eh bien ! dites-lui que je ne veux pas le recevoir, que j'ai déjà assez d'autres membres de ma famille qui me font rougir, sans qu'il vienne ici étaler le spectacle de son inconduite...

Je lui ferai passer quelque argent, une fois pour toutes... Pourvu qu'il quitte la ville...Surtout, qu'il ne se présente pas chez moi...S'il vient je le ferai jeter à la porte.

JEROME

Mais Monsieur, il est votre frère !

GASPARD

Pas un mot de plus. S'il se présente, je le ferai jeter à la porte. (*il sort brusquement*)

JEROME

J'ai bien réussi chez le notaire ! c'est peu encourageant pour le surplus de mes visites de famille ! Si celui qui a de l'éducation, des manières... qui est un homme comme il faut, m'a reçu de cette façon, comment me recevra donc le savetier ? Je crois que je n'ai qu'à faire mon paquet et à repartir... Il faut cependant aller jusqu'au bout. Faisons encore cet essai
(il frappe de l'autre côté)....

GUIGNOL

(en coulisse) On y va ! on y va ! (entrant) Bonjour, Msieu. C'est pour un ressemelage, m'sieu ? je peux vous faire ça tout de suite... (à part). Le particulier n'as pas l'air cossu.

JEROME

Je vous remercie ; ce n'est pas pour cela que je viens.

GUIGNOL

Et pourquoi donc ? C'est pour des clous ? Vos grolles prennent l'eau ?

JEROME

Non plus... Je vais vous dire. Vous vous appelez Coq ?

GUIGNOL

C'est-à-dire... Je m'appelais Coq autrefois... Mais à présent je m'appelle plus que Guignol.

JEROME

Comment cela ?

GUIGNOL

C'est mon frère le notaire qui m'a donné trois cents francs pour que je ne porte plus son nom.

JEROME (à part)

Le nom de notre père ?

GUIGNOL

Même que, dans le quartier, on se moque de moi ; ça me fait bisquer... Mais j'ai reçu l'argent, je l'ai même mangé... Faut ben que je tienne ma parole... S'il avait seulement voulu me donner ce matin cinq cents francs pour avoir la place de maître bottier dans un régiment de cavalerie, je l'aurais débarrassé, j'aurais quitté la ville... Mais bon, ce sont mes affaires ça ne vous intéresse pas, vieux ?

JEROME

Vous aviez un frère Jérôme ?

GUIGNOL

Oh oui ; pauvre Jérôme ! un bien bon gone, lui ! Nous nous aimions bien... Il me donnait ben des tapes quèque fois, mais, c'est égal, je l'aimais bien. Quand il avait une brioche, ou un craquelin ou même un qu'une pomme, y m'en donnait toujours un morceau... et moi aussi.

JEROME

Il y a longtemps que vous ne l'avez vu ?

GUIGNOL

Hou là là ! je pense ben. Il est parti pour l'Amérique, pour la Martinique, que sais-je encore ? Y a pas de chemin de fer pour ces pays là... Puis là-bas, c'est plein de sauvages qui mangent les hommes.. Pauvre Jérôme ! il est p't-être mort à c'te heure... Et comment encore ? Il a p't-être été bouloché par un sauvage ou par un cocodrille.

JEROME

Eh bien ! non, il n'a pas été mangé, il n'est pas mort. Je l'ai même vu il n'y a pas bien longtemps.

GUIGNOL

Pas possible !

JEROME

Il m'a chargé de vous donner de ses nouvelles et de vous dire qu'il viendra bientôt ici.

GUIGNOL

Vraiment ?... et... il doit avoir bien changé le gone ?

JEROME

Oh ! si changé, que, voyez-vous, il serait devant vos yeux, vous ne le reconnaîtriez pas.

GUIGNOL

Oh ! mon Dieu, quoique vous me dites là ?... Mon pauvre Jérôme, je le reconnaitrais pas ! Voilà que je me sens tout chose à présent !... Mais... plus je vous arregarde... y me semble voir son nez, ses yeux, et entendre son parler... Allons, ne fais donc pas le bête... Jérôme... Ganache !... Mon frère ! c'est toi !...
(il se jette dans les bras de Jérôme... ils s'étreignent longuement)

JEROME

Mon vieux frère !

GUIGNOL

Comme te v'là changé, en effet... te n'as pas rien rajeuni

JEROME

Je te rassure toi non plus, il me semble. Cependant, je t'ai reconnu tout de suite... Puis, tu as conservé l'accent du pays.

GUIGNOL

Ah ! nom d'un rat, j'ai pas voyagé comme toi. Mais dis-moi donc, que nous rapportes-tu de ton Amérique ? il me semble que te n'as ps fait fortune là-bas.

JEROME

Hélas ! non, mon frère ; j'ai eu de grands malheurs. J'avais ramassé une petite fortune, je l'aie perdue

GUIGNOL

Que veux-tu ? y aura ben ici un morceau de pain pour toi, en attendant que tut e trouves du travail ; sois tranquille.

JEROME

C'est que je ne suis pas venu seul.

GUIGNOL

Je comprends.. T'as épousé là-bas une fenotte toute noire ; et te l'amènes avec de petits miaillons que sont pas blancs. T'en fais pas ! Nous coucherons et nous décrasserons ben tout ça. Nous les mettrons dans le baquet.

JEROME

non, mon frère ; je n'ai point d'enfant ; mais je suis ici avec un jeune homme, un maï qui m'a sauvé la vie, un jour où j'allais être tué par des brigands. Je l'avais adopté, lorsque dans la richesse ; je ne puis pas l'abandonner aujourd'hui.

GUIGNOL

Oh ! le brave gone ! je voudrais l'embrasser

JEROME

Mais toi ? Tu es marié, tu as des enfants ?

GUIGNOL

Je suis veuve ; ma Madelon est morte y a trois ans ; mais j'ai une fille, Louison. Il faut que tu l'a voies, c'est une belle fille ! je vais l'appeler. Louison ! Louison, amène-toi bugnasse....

LOUISON

Me voilà, papa ! (*entrant*)

GUIGNOL

Approche-donc... Je te présente ton oncle, ton oncle Jérôme te sais ben, suis que je t'ai si souvent parlé... Eh ben ! le voilà ! Fais lui donc peter la miaille !

LOUISON

Oh ! mon oncle ! (*ils s'embrassent*)

JEROME

Je te fais compliment. Elle est très jolie et gentille ta Louison.

LOUISON

Vous êtes bien honnête, mon oncle. Mon père me parlait si souvent de vous. Il me racontait les farces que vous faisiez ensemble, quand vous étiez petits, et, quand on lui disait que vous étiez mort, il ne voulait jamais le croire.

JEROME

Sacré frangin !

GUIGNOL

Louison, c'est pas le tout, il te faut faire la soupe pour quatre.

LOUISON (*bas*)

Mais papa, j'ai point de beurre

GUIGNOL (*de même*)

Mets-y ma colle ; ça donne très bon goût.

JEROME

Je vous quitte pour un instant. Je vais chercher ma malle à l'auberge où je suis descendu et je vous amènerai mon ami Victor (*il sort*)

GUIGNOL

Ne sois pas long. On va préparer le souper.

LOUISON

C'est bien facile de dire : on va préparer le souper. Amis avec quoi ? J'ai pas d'argent

GUIGNOL

Combien qu'on t'as donné sur la paire de bottes

LOUISON

Trente sous et tu as déjà bu un litre dessus.

GUIGNOL

Ah ! nom d'un rat ! ... Faudra acheter un quart de salé... quatre paquets de couenne.. Ah pis je me rappelle qu'il aimait bien le gras-double... J'ai là-haut un vieux tablier de cuir bien gras, que ne sert plus à rien. Te le couperas en fines lanières et en petits morceaux... A la poêle, avec un oignon, deux sous de graisse blanche et bien de vinaigre, ça sera à s'en licher les doigts de mains.

LOUISON

Tu crois vraiment papa ? Ça sera ben un petit peu dur

GUIGNOL

T'y fera cuire un peu plus... Et pis, te mettras une nappe blanche sur la table.

LOUISON

Où veux-tu bien que je la prenne ?

GUIGNOL

Eh ben mets ma chemise que j'ai quittée samedi

LOUISON

Mais papa, elle est toute sale

GUIGNOL

Sale !... Te le retourneras à l'envers et te mettras les manches en dedans

LOUISON

Ça sera joli !!!

GUIGNOL

Allons, va vite !... Ah ! dis moi, faudra aussi initier Gnafron.

LOUISON

Ton Gnafron je sais pas ce qu'il a... Il boit du depuis ce matin, il peut plus se tenir.

GUIGNOL

Raison de plus ! il est charmant, quand il est pochard. Il égaie toute la société : il sait tant et tant de chansons. Il a une voix superbe.

LOUISON

Mais où prendre l'argent ?

GUIGNOL

Bon ! crève l'avarice et vive la joie ! j'ai encore une couverture.... Allez zou ! au Mont-de-piété ! je dormirai c'te nuit avec mes chaussettes...c'est pour on frère !... J'y vas pendant que te fais le fricot.

GASPARD *(seul)*

Je suis ruiné, déshonoré, perdu... Les mines de diamants viennent de s'effondrer.. J'y étais engagé pour une grosse somme... Si je ne trouve pas aujourd'hui même deux nets mille francs, je suis obligé de prendre la fuite... Qui l'aurait dit ? Une affaire qui s'annonçait si bien...

(on entend chanter Gnafron)

GNAFRON *(entre)*

Par Bacchus... j'y vois pas bien clair... On se croirait manquement à borgnon.... Ben mami y te fais un de ces brouillard aujourd'hui *(il heurte Gaspard)*

GASPARD

Faites donc attention, ivrogne !

GNAFRON

Ah ! c'est vous, m'sieu Coq ! Pardon, faites excuses, je vous voyais seulement pas... C'est le brouillard... mais faut pas rudoyer le pauvre monde...Ah ! pour sûr que votre frère Jérôme, il est pas rien comme vous... Y vient de me toucher la main...

GASPARD

Jérôme ? Il est donc ici ?

GNAFRON

Ah ! je crois ben. Il est même aussi cossu que vous ! Ah ! il a des pécuniaux, çui-là ! Il est galonné sur toutes les coutures... Son ami qu'est venu avec lui m'a donné ce latin trois jaunets pour boire... Et j'ai bien fais ça commission... Je les fait pas moisir ses jaunets ; pace que du depuis ce matin j'arrête pas de boire à santé.

GASPARD

Est-ce possible ? Ah maladroit que j'ai été ! alors, c'est Jérôme qui s'est présenté à moi ce matin, c'était une épreuve.. Et comment l'ai-je reçu ?... Tous les malheurs fondent sur moi en même temps.. Il est riche, il revient d'Amérique ; il n'ay a que lui qui puisse me sauver... mais comment réparer ma conduite ? Comment le retrouver d'abord ? il faut que j'aie cet argent aujourd'hui.

GNAFRON

Il a vu votre frère Guignol et y se sont mêmement embrasser

GASPARD

Et ou est-il à présent, ce cher Jérôme... ?

GNAFRON

Ah ! je sais pas... Mais y m'a dit qu'il allait venir chez Guignol... M'sieu Coq, on pourrait pas vous offrir un verre de vin ? Voyez ! Les jaunets ont pas encore tous passé dans mon gosier

GASPARD

Non, non, je vous remercie. *(à part)* Il faut que je parle à Guignol

GNAFRON

Adieu m'sieu Coq. Je vas boire à la santé de votre frère... et à la votre aussi... Enfin, à la santé de toute la famille Coq !... Vive la famille Coq *(il sort. Gaspard frappe chez Guignol ; Guignol entre)*

GASPARD

Ah ! Guignol ! Dis moi je te prie..

GUIGNOL

Tiens, il me tutoye à présent ? Que voulez-vous, m'sieu Coq ?

GASPARD

Tu as vu notre frère Jérôme.

GUIGNOL

Je suis donc votre frère à présent ?

GASAPRD

Oublie ce qui s'est passé. J'ai eu tort. Tu as vu Jérôme ?

GUIGNOL

Oui, je l'ai vu et il va même venir manger ma soupe. Voulez-vous souper avec nous ?

GASPARD

Je te remercie ; je suis pressé... Où est-il ?

GUIGNOL

Je sais pas. Il est allé à son auberge. Il va apporter sa malle. Je crois ben qu'elle n'est pas rien bien lourde. Pauvre gone ! il est ben comme moi, y a de la place dans le gousset...

GASPARD

Mais tu te trompes, Guignol ! Jérôme est riche, très riche ; millionnaire peut-être...

GUIGNOL

Oh ! pour ça , c'est pas vrai.

GASPARD

Je viens de l'apprendre.. et j'en suis certain.

GUIGNOL

On t'a tiré une craque ; je te dis que c'est pas vrai. S'il était riche, il aurait plus son air bon enfant des autres fois. S'il était riche, il m'aurait pas tutoyé, il m'aurait pas appelé son frère. S'il était millionnaire, il aurait fait comme toi : il m'aurait jeté quèques écus pour que je porte plus le nom de notre père ; ou mieux, il l'aurait quitté, lui, ce nom, pour se faire noble.. Il m'aurait défendu de me présenter devant lui, en me menaçant de me faire jeter à la porte par ses genses... Allez va, va, passe ton chemin... Je te dis qu'il est pauvre. Tiens, il m'a même embrassé de trop bon courage, et en pleurant encore... Te ne pleures pas comme ça toi ! T'es riche...

(vers la fin de cette scène Jérôme a paru dans le fond avec Victor)

JEROME (*se montrant*)

Tu te trompes, Guignol. La richesse n'endurcit que les méchants et les orgueilleux. Ceux qui ont du cœur, quand le Bon Dieu leur a donné la prospérité, reconnaissent toujours leurs parents et leurs vrais amis... Oui, mon cher frère, je suis riche ; je suis trois fois millionnaire et je veux que tu sois heureux avec moi.

GUIGNOL

Nom d'un rat, quel belle vagnotte tu as !... Et pis un chapeau à trois lampions...

JEROME

Eh bien, monsieur le notaire ? Me permettez-vous, à moi, de porter le nom de Coq ?

GASPARD

Pardonnez-moi, mon frère, de ne vous avoir pas reconnu ce matin. Les soucis, les affaires m'avaient troublé l'esprit ; je ne savais plus ce que je faisais. Prenez pitié de moi ; vous voyez devant vous le plus malheureux de tous les hommes. Je suis ruiné si vous ne venez pas à mon secours. Je viens d'éprouver une perte considérable ; et si, dans la journée je ne trouve pas deux cent mille francs à emprunter, je suis perdu.

JEROME

Avez-vous eu pitié de moi, quand nous me croyiez misérable ? Guignol, lui avez-vous prêté ce matin les cinq cents francs qui pouvaient le tirer de la misère ?

GUIGNOL

Jérôme c'est notre frère !... nous avons eu tous les trois le même pipa et la même miman. Te sais ben, il était ben gentil quand il était petit. Aujourd'hui il a de chagrin ! les escalins te manquent pas. Lâche-lui de médailles ! Lâche-lui de médailles !

JEROME

Vous lui avez donné trois cents francs pour qu'il ne portât plus le nom de notre père ; je vous en donne trois cent mille pour que vous ne déshonoriez plus ce nom.

GASPARD

Merci, mon frère ! (*il s'en va*)

JEROME

Allons, il nous faut nous réjouir à présent.

LOUISON

Papa, le souper est prêt.

JEROME

Ecoute, mon frère... Ta boutique est un peu étroite pour que nous dinions tous à l'aise. Je vous emmène dîner au cabaret. D'autant plus que, si tu veux, Guignol, ce dîner sera un repas de fiançailles

GUIGNOL

Comment ça ?

JEROME

Je veux te demander la main de ta fille Louison pour Victor, mon fils adoptif.

GUIGNOL

M'sieu Victor, qui t'as sauvé la vie ! Oh ! je donne bien volontiers mon consentement.

JEROME

Et toi Louison ?

LOUISON

Je veux bien... Mais je ne suis qu'une pauvre fille sans éducation, mon oncle. Comment puis-je devenir la fenotte d'un jeune homme bien élevé... Et puis il faut que nous fassions plus connaissance ...

JEROME

La dot est mon affaire et pour l'éducation ça ne sera pas long. Je te ferai donner des cours particuliers : en six mois tu seras une fille accomplie. Qu'en penses-tu Victor.

VICTOR

J'en pense que du bien. Mademoiselle, je serais le plus heureux des hommes si vous pouviez être du même avis que Monsieur Jérôme.

GUIGNOL

Allons, z'enfants, donnez-vous la menine et faites vous donc peter la maille... Jeune homme, faudra surtout me la rendre heureuse !

JEROME

Nous parlerons de tout cela à table. Toi Guignol, tu resteras avec nous ; nous nous quitterons plus.

GUIGNOL

C'est qu'en dehors de la savaterie, je suis pas bon à grand-chose.

JEROME

Eh bien, tu feras des souliers pour tous les pauvres de la ville... Je te fais un versement de dix mille francs par an pour ça.

GUIGNOL

Ah ben décidément me v'là vraiment maître bottier ! C'est plus le même régiment mais je suis sûr de ne pas manquer de pratiques...Dis donc, Louison, faudra pas oublier d'aller retirer les bottes au Mont de Piété.

LOUISON

Ni t'as couverture !!!

GUIGNOL

Messieurs, nous voilà tous riches, et cependant il nous manque encore quelque chose. Nous vous avons dis tant de gognandises que nous en sommes tout honteux. Mais si nous étions sûrs de vous avoir réjouis, nous serions fiers comme des Coqs !

RIDEAU